

Chapitre II

Jacques Folch-Ribas

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1964). Chapitre II. *Liberté*, 6(3), 188–191.

CHAPITRE II

Il relève le pied droit de l'accélérateur. Le moteur gémit, la voiture ralentit, en tension. Il enlève la chaussure droite avec la pointe de son pied gauche. Chaussures sans lacets, les meilleures. Le pied tâte la pédale à travers la chaussette qui se tend, et s'enfonce. Le moteur tourne plus vite, avec moins de bruit, accélère, l'air siffle sur les côtés du pare-brise, puis vrombit. Le capot en pointe avale la ligne blanche brisée de l'autoroute, comme un spaghetti sectionné. La troisième hurle, tombe. Double débrayage, accélération, chute, reprise en quatrième. Le moteur est plus calme, mais le vent emplit les oreilles.

Quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, dix, quinze, cent, *mein liebe* ma belle, mon amour, mon pied, tu es à moi tu vas, nous allons comme le vent luttant contre lui, j'espère que l'huile est encore assez propre. D'ailleurs je ne peux pas aller plus vite attention à la police, non, personne en vue et tant pis. Je m'en fous. Mon amour ma belle.

Un léger coup de volant pour rabattre à droite après le doublage. Le pied tâte l'admission d'essence, se relève un peu sans que la voiture ralentisse.

Le régime est très bon, oui ma belle, tu n'en veux pas plus, c'est cela que tu veux, voilà, voilà-là-là...

Une chanson rythmée vient à ses lèvres. Il se carre dans le siège en cuir noir, son corps à la chaleur du chauffage. Chaleur lourde — sur ses cheveux noirs, sur son visage, entre ses cuisses, sur ses mains posées de chaque côté du volant vertical.

En ce temps-là, je prenais la Courbe du Moulin, au Mans, à cent-quatre-vingts, en force, et pourtant tranquille. La Mercedes collait, balayait la piste, chassait à peine. Dans ma tête, Farina, Farina seul. Je l'insultais, salaud, italien, fasciste, si vous aviez gagné nous serions tous morts finalement, brûlés vifs ou que sais-je, comme Klaus qui est vivant, et si peu vivant. Et

maintenant tu viens faire l'oeuf ici avec ta Maserati, vas-y Farina, allez va, pousse, colle, râpe tes épingles-à-cheveux (comme on disait en ce temps-là) tu ne peux rien, je colle plus que toi, j'en veux, moi, moi, Hans, Hans Friede comme ils disent, je gagne, je te prends trente secondes, peut-être une minute dans la ligne droite, qui sait? Friede en lettres comme ça à la première page de la *Kassel Zeitung und Kurrier*, moi Friedeman, un juif. J'ai au moins vécu cela, les fleurs, la presse, Herr Lobke le directeur de Mercedes que je n'avais jamais vu avant, la Zeitung, le champagne, le baiser bête d'Elena au milieu de la foule, sur ma crasse et ma sueur, devant le stand où grimpaient les spectateurs en grappes. Elena dont les baisers pourtant, quand elle veut... "Ne fais plus cela, *Hañs, die mein, Hans*, laisse tomber". Elle avait raison, Elena, elle a toujours raison. Mais j'ai gardé cela, tout de même: savoir ce que je fais quand je conduis, n'être plus seul, jamais, au volant; être dans le moteur (comme on disait). Nous sommes toujours deux, elle et moi. Je n'aime pas Elena dans cette voiture, c'est la seule fois où je n'aime pas Elena. Pauvre Elena, je te trompe avec un moteur. Et pourquoi pas? Quelle importance, se tromper ou non, puisque nous sommes deux, toujours, différents, toujours, même nus l'un près de l'autre, tout seuls ensemble, l'un pour l'autre mais tout seuls. Leur mariage: "et vous ne serez qu'une seule et même personne". Bête, *romantische*, impossible! Et quelle importance? et pourquoi? Il faut sortir de l'autoroute.

— Tu es sûr qu'on rentre, Philippe?

— Ça t'embête, hein? Ça ne te fait rien?

— Okay. Mais c'est dommage. L'après-midi est jeune. Je voulais voir aussi tes amis, les Métivier.

— Excuse-moi Hans.

— Okay, okay. Quand ça va mal, ça va mal.

Avec Philippe c'est toujours pareil. Il change. Le caméléon (comme l'appelle Elena). Oui.

La route de Saint-Sauveur serpente un peu, se glisse entre les affiches criardes, débouche tout à coup sur un paysage de neige, embrumé par la grisaille. Philippe fume vite.

— Et puis j'aurais vu Madeleine...

— Laisse faire Madeleine. Elle t'aime pas.

— Bon, je sais. Je sais même pourquoi. Ça ne fait rien.

Pourquoi il prononce "ça ne fait rien", et avec ce grasseyement sur le "rien"... Sapré Hans!

— Mais non, tu sais pas!

— Bon, si tu veux. Je préfère d'ailleurs pas te le dire. C'est trop loin, c'est trop creux, c'est trop profond.

— Quoi, quoi, dis tout de suite que je suis incapable de... Elle te trouve dégoûtant, si tu veux le savoir! Et elle a raison, si je pense à ce qu'elle pense de moi qui suis encore rien à côté de toi...

— Dégoûtant avec le corps?

— Quoi? Comment, avec le corps! Bien sûr: dégoûtant, salaud, obscène quoi! Tu catches?

— Okay. Mais c'est pas vrai.

Philippe regarda Hans, dont les mains sont posées très souples sur le volant, sagement à droite et à gauche, les bras très droits, presque tendus. Il se rappelle, chaque fois que Hans conduit la voiture, les mêmes phrases "les mains dans la position de huit heures vingt, le corps en arrière, les bras longs, c'est ça la position". Il est beau, Hans, calme. Je me demande ce qu'il aurait fait, lui, avec Sophia, tout à l'heure, dans le lit. Ouais... peut-être après tout aurait-elle voulu, avec Hans. Mais non, ce n'est pas la question, c'est elle! Ce n'est pas la question de faire ça bien ou mal, c'est elle! Elle seule.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai, que t'es pas un salaud? je sais..

— Non. Qu'elle pense ça.

— Elle me l'a dit.

— Bon, okay. Mais c'est pas ça. Elle ne m'aime pas pour autre chose.

— Tu vas pas recommencer avec tes niaiseries de race.

— Laisse faire.

Il m'agace avec son affaire de juif. Fatigant. Tous pareils, ces gens-là. C'est elle.

— C'est elle, Sophia, qui est pas drôle. C'est tout, dit Philippe.

— Sophia?

— Oui, Madeleine, bon!

— Je ne veux pas être indiscret, mais enfin, qu'est-ce qui s'est encore passé? Qu'est-ce qu'elle veut?

— Rien, justement!

— Et toi, tout.

— Pas toi?

— Moi aussi.

L'autoroute commence. Hans déplace une main, s'accoude légèrement, se penche un peu vers la gauche, s'adosse presque à la pochette de la portière, regarde Philippe de côté.

— C'est pas la peine d'avoir une Mercedes...

— Je t'ai déjà dit que je ne fais pas de vitesse avec quelqu'un.

Fatigant! Très fatigant. Je rentre, je me couche. Ou je vais prendre une bière. C'est ça que je fais. C'est peut-être de ma faute, après tout. Ça s'est passé bien vite, sans précautions. Mais un homme, c'est ça. Après tout. On sait bien.

— Elle est belle, dit Hans.

— Quoi?

— Madeleine. Elle est belle.

— Oui.

Pourquoi pas? Pourquoi ne pas lui dire, alors, "si ça te tente, vas-y, gênes-toi pas"? Hans et Sophia, Sophia et Hans. Curieux, curieux couple. Serais-je jaloux, supposons, je les rencontre dans un restaurant, ou sortant d'un hôtel, serais-je jaloux? Peut-être alors. Avec Hans. Sophia dans les bras de Hans. Sais-tu quoi? Il faudrait de la chaleur à Sophia, du soleil, du plein-air, alors peut-être... La neige, c'est pas bon pour l'amour...

Les plaques de béton de l'autoroute défilent lentement, se glissent sous le capot. A chaque joint, un double choc, très léger, passe sous les pneus.

...Et puis cet air buté, fermé. Pas un mot, en s'habillant. Rien. Pas de commentaires. On ne parle pas des choses de l'amour. Et la fenêtre, avant, que l'on ferme, et la lumière qu'on éteint. J'ai lu quelque part "faire l'amour, c'est la petite mort"...

Dans le cendrier, minuscule, un bout-liège taché de rouge à lèvres au milieu des mégots de Philippe.

Les yeux verts des postes de péage. Les ponts. Une montagne noirâtre, sale, à grandes plaques blanches, les coups de spatule des maisons agglutinées. Les ponts enjambent l'autoroute. La ville.